perplexité où nous avait jeté ce cri désespéré de nos abonnés : une pièce ! une pièce ! une pièce !

Voici la lettre que nous adresse Micromégas :

« Monsieur le Directeur,

« . . . Nous en connaissons bien un auquel nous » n'osons nous adresser directement. » Et moi aussi je le connais, cet inconnu, et je réponds à votre appel. Vous n'ignorez pas que l'*École Normale* est l'amour de ma vieillesse, et qu'à partir du jour où la pauvrette n'existera plus, mes entrailles paternelles se sécheront d'inaction ! Mais, assez de bavardage comme cela :

Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

» *Fervetopus :* à l'œuvre, à l'œuvre. Les abonnés réclament des devoirs extra-élémentaires ; nous allons leur en donner, sur le nom et l'adjectif, qui n'iraient pas à la cheville du Petit Poucet ; les élèves les écriront au sortir de nourrice, avec une plume de pigeon, et une coquille de noix pour écritoire. Où se trouvent ces petits devoirs, me direz-vous ?... Dans la lune, rien que cela. J'espère que vous ferez bon accueil à ces productions d'un pays si éloigné : *longinquo reverentia.* Adieu, je pars ; me voilà parti. Lâchez tout ! ! ! Ah ! j'oubliais... (*Saisissant un porte-voix.*) Pour charmer l'ennui d'une route de plus de quatre-vingt mille lieues, je vais rédiger, chemin faisant, la petite pièce demandée ; elle aura pour titre : UN PLAT D'OREILLES. Je vous la dépêcherai par le fil électrique du télégraphe sublunaire. Adieu ! adi...! ad...! !

» MICROMÉGAS. »

P. S. Si, par hasard, le *Cours d'Études* tombait malade, en ces jours de chaleur étouffante, qu'on lui donne un médecin, deux médecins, trois médecins, quatre médecins : il sera plus tôt... guéri.

LE DINER DE PANTALON

OU

LE PLAT D'OREILLES (1)

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

PAR MICROMÉGAS

EN COLLABORATION AVEC DÉSAUGIERS

Pour Pensionnats de jeunes gens, Institutions, etc.

PERSONNAGES

BENOIT, pâtissier retiré.
VINCENT, orfèvre, ancien ami de Benoît.
PANTALON, domestique de Benoit.
UN CAPORAL.
PATROUILLE.
UN COMMISSIONNAIRE.

LA SCÈNE SE PASSE CHEZ BENOÎT

Le théâtre représente une chambre simplement meublée.

SCÈNE PREMIÈRE

PANTALON, seul, apportant une canne, une paire de lunettes et une perruque.

Ah ! monsieur mon maître, c'est demain vot'e fête, et vous ne m'en disiez rien !... Heureusement on connaît son almanach, et on y voit que c'est aujourd'hui la veille de Saint-Boniface ; mais y n' faut l'y en vouloir, à c' pauvre cher homme !... Comme depuis dix ans que j' sommes à son service j' nons jamais manqué d' l'y faire un cadeau à sa fête, il a peur que je n' fassions encore quelques bêtises cette année-ci, et il tâche, pour épargner ma bourse, de laisser passer ça sous silence... mais, bernique, mon cœur a mis le doigt dessus, et on refait toujours ce qu'on a eu du plaisir à faire.

(1) Cette pièce nous étant tombée avec une vitesse accélérée et suivant les lois de la pesanteur, nous avons pu la livrer assez tôt à l'impression pour qu'elle paraisse en même temps que la lettre qui nous a annoncé cette bonne fortune. P. L.

AIR : du vaudeville d'*Angélique et Mercour.*

Quoiqu' vous ayez cru, m'sieu Benoit,
Mettre en défaut notre mémoire,
J'viens, pour vous faire marcher droit,
D'ach'ter c'te canne à pomm' d'ivoire ;
Puis, pour cacher vos ch'veux tout blancs,
Cette perruque des mieux faites ;
Et pour vous rend' vos yeux d' quinze ans,
Cette paire de lunettes. (*Bis.*)

Cependant, pour ne pas l'contrarier, laissons-l'y croire que je n' savons rien, et n' l'y donnons tout ça qu'au dernier moment. Mais pourquoi donc que lui, qui ne sort jamais sans me dire : « Pantalon, je m'en vas ; si quelqu'un vient, tu diras que je rentrerai à deux heures pour dîner ; » pourquoi donc que ce matin il a sorti en sournois sans seulement m'appeler pour l'y mett' sa cravate et le brosser, comme il fait toujours ? C'est ci ou c'est ça ; mais à c't' heure, ça ne peut être ni l'un ni l'autre. Où donc qu'il est allé ? (On entend dans la coulisse Benoît fredonnant un air.) Mais j' vas l' savoir, car le voici... Cachons vite tout ça queuqu' part.

SCÈNE II

PANTALON, BENOIT, portant un paquet sous sa houppelande.

BENOÎT, entrant et chantant.

AIR : *Eh ! non, non, non.*

Comme un jeune garçon
D'humeur toujours sereine,
Aussi gai qu'un pinçon
Je bois, je me promène.

(Voyant Pantalon.)

Eh ! bon, bon, bon,
Soyons toujours en veine !
Eh ! bon, bon, bon,
Eh ! bonjour, Pantalon.

Comme un joyeux luron,
Je bois à tasse pleine,
Et si le vin est bon,
Je chante à perdre haleine.
Eh ! bon, bon, bon,
Le cœur n'a point de peine,
Eh ! bon, bon, bon,
Tant que le corps est bon.

Digitized by Google

PANTALON.

Toujours gai, not' maître!

BENOÎT.

Toujours, mon garçon, et je ne sais pas pourquoi je le suis aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

PANTALON, à part.

Je le sais ben, moi! (Haut.) Il y a des jours comme ça.

BENOÎT.

Au fait, pourquoi serais-je triste? Ayant hérité de mon oncle depuis dix-huit mois, retiré de mon commerce de pâtisserie depuis...

PANTALON.

Depuis z'onze.

BENOÎT.

Comment dis-tu?

PANTALON.

Depuis z'onze.

BENOÎT.

Pantalon, mon ami, défie-toi des liaisons dangereuses.

PANTALON.

Vous dites, not' maître?

BENOÎT.

Je t'invite, mon ami Pantalon, à te défier des liaisons dangereuses.

PANTALON, avec étonnement.

Tiens, c'est drôle, ça; j' comprends pas.

BENOÎT.

Je me comprends, moi, cela me suffit.

PANTALON.

Eh ben, not' maître, et moi aussi.

BENOÎT.

Ah! ah! tu comprends, à présent?

PANTALON.

Mais non, not' maître.

BENOÎT.

Comment! tu dis : *moi aussi*.

PANTALON.

Sans doute, not' maître; je dis *moi aussi, ça me suffit*; ce qui vous suffit, not' maître, me suffit.

BENOÎT.

Bien, bien... Je disais donc, retiré de mon commerce de pâtisserie depuis onze mois.

PANTALON.

Ah! not' maître, vous avez dit depuis z'onze.

BENOÎT.

Oui, oui, depuis... (Il regarde Pantalon.)

PANTALON.

Z'onze.

BENOÎT.

En emportant, j'ose le dire, les regrets de tous les gourmands, honoré de leur souvenir, consolé dans mon intérieur par les soins d'un serviteur économe, laborieux et fidèle.

PANTALON.

Ça vous plaît à dire.

BENOÎT.

Comment ne serais-je pas avec cela le plus heureux des hommes de mon âge?

PANTALON.

C'est vrai, au moins.

BENOÎT.

AIR : *Fille avant le mariage.*

Ma fortune est assez mince,
Mais je ne desire rien,
Et suis heureux comme un prince
Lorsque je me porte bien.
Loin d'avoir vieilli mon âme,
Loin de m'avoir attristé,
Du printemps soufflant la flamme,
Le temps ne m'a rien ôté,
La gaîté,
La santé,
Changent l'hiver en été. } *Bis.*

PANTALON.

Même air.

Que d' jeunes gens on voit dans l'monde,
Ennuyés et las de tout,
Que bouteille rouge ou blonde
Ne saurait plus mettre en goût...
Mais vous, qu'à table une fiole
Dresse son long cou fûté,
Votre œil fait la cabriole
Au premier verr' dégusté...
La gaîté,
La santé,
Changent l'hiver en été.

ENSEMBLE.

La gaîté,
La santé,
Changent l'hiver en été.

PANTALON.

Ah çà! not' maître, il faut à c't' heure que je vous gronde... D'où vient donc que vous êtes comme ça sorti ce matin sans m' dire ni qui, ni quoi, ni qu'est-ce?

BENOÎT.

Que veux-tu? il faisait beau, j'étais en belle humeur, je suis allé faire ma tour sur les bords de la rivière, voir couler l'eau, et j'en rapporte une faim...

PANTALON.

Bah!

AIR : *Gnia qu' Paris.*

J'vas vite préparer l' dîner.

BENOÎT.

Avant tout, que je te demande
Si tu pourras bien deviner
Ce que j'ai sous ma houpelande?

PANTALON.

Sous vot' houp'lande?... Attendez donc..
(Il rêve.)
Gnia z'un dindon, gnia z'un dindon.

BENOÎT.

C'est toi qui l'as nommé... Tiens, vois la belle pièce.

Digitized by Google

PANTALON.

Oh ! la superbe bête!... et truffée, encore!... Elle a dû vous coûter gros?

BENOÎT.

Non, parce que c'est un dindon de rencontre; je l'ai acheté au maître d'hôtel d'un homme qui devait s'en régaler aujourd'hui et qui est mort hier d'une attaque d'apoplexie.

PANTALON.

Il paraît que ce mort-là était un bon vivant.

BENOÎT.

Va vite le faire cuire.

PANTALON.

Le mort ?

BENOÎT.

Eh ! non, le dindon.

PANTALON.

Bah! vous avez donc du monde à dîner?

BENOÎT.

Pas un chat.

PANTALON.

C'est pourtant dommage de manger ça tout seul; attendez plutôt à demain.

BENOÎT.

Ah! bien oui! je ne suis pas sûr d'avoir demain l'appétit que j'ai aujourd'hui, et puis d'ailleurs...

AIR nouveau, de M. Tourserelle.

A cinquante ans, on ne doit pas remettre
L'instant heureux qui promet un plaisir.
Plus tard, le sort voudra-t-il nous permettre
De le rejoindre et de le ressaisir? (*Bis.*)
Sur l'avenir je ne compte plus guère;
Le présent seul à mon âge est certain. (*Bis.*)
Mon plus beau jour est celui qui m'éclaire,
Car les vieillards n'ont pas de lendemain. } *Bis.*

PANTALON.

Laissez donc, vous irez à cent ans pour le moins.

BENOÎT.

Si le destin veut prolonger ma vie,
Je me résigne à ses sages décrets;
Mais mourir vieux n'est pas ce que j'envie:
L'âge souvent amène des regrets. (*Bis.*)
Chacun son tour est la règle du sage;
Contentons-nous d'égayer nos instants: (*Bis.*)
Celui qui plie à cinquante ans bagage,
S'il vécut bien, vécut assez longtemps. } *Bis.*

PANTALON.

En ce cas, mangez la bête.

BENOÎT.

C'est ça, mangeons-la.

PANTALON.

Mais si vous voulez inviter quelqu'un, il est temps de vous y prendre.

BENOÎT.

Oui, car voilà plus de midi.

PANTALON.

Il faut aller au plus voisin.

BENOÎT, après un moment de réflexion.

Oui, au plus voisin, tu as raison.

PANTALON, cherchant.

En ce cas-là, c'est monsieur...

BENOÎT.

Non, c'est un simple domestique de ma connaissance.

PANTALON.

Oh! oh! vous faites à un domestique l'honneur de l'inviter?

BENOÎT.

Si vous voulez bien le permettre.

PANTALON.

Et quel est ce domestique ?

BENOÎT.

Il se nomme Pantalon; le connais-tu?

PANTALON, avec le plus grand embarras.

Quoi! not' maître, c'est moi ?

BENOÎT.

Oui, c'est toi que j'invite; n'es-tu pas le plus voisin ?

PANTALON.

Ne vous gaussez donc pas de moi comme ça.

BENOÎT.

Quand je te dis que je t'invite.

PANTALON.

A vot' table ?

BENOÎT.

Oui, à ma table; tu m'as servi pendant dix ans sans reproche, et je veux te donner cette petite récompense-là.

PANTALON.

Eh ben, vrai, ça me fait plus de plaisir que tout ce que vous pourriez me donner. Mais, là, vous ne me trompez pas ?

AIR

C'est-il tout d' bon qu' not' maître nous invite?

BENOÎT.

Oui, mon enfant, oui, je le veux ainsi.

PANTALON.

Mais si l'on vient?

BENOÎT.

Tu t'en iras bien vite.

PANTALON.

Ah! qu' vous êt' bon, que vous êtes poli!
C'est comme un rêve, et j' n'osons pas y croire.

BENOÎT.

Non, Pantalon, tu ne dors pas.

PANTALON.

J' sens que d' plaisir je n' vas manger ni boire...
Ah! le joli repas! (*Bis.*)

BENOÎT.

Allons, allons, cours vite à la cuisine, et tâche que le dîner soit bon.

PANTALON.

Il sera aussi bon que vous, et ce n'est pas peu dire.

Digitized by Google

BENOÎT.

N'oublie pas mon mets favori... tu sais?... des oreilles frites, comme avant-hier.

PANTALON.

Ça suffit. (Il sort.)

SCÈNE III

BENOIT, seul.

Ce pauvre garçon! il est content!... Ah! s'il se rappelait que c'est demain ma fête, ce serait bien autre chose; mais, pourtant, il est capable de le deviner; car, sous cet air simple, c'est un espiègle. J'en serais fâché, car il se croirait obligé de me faire un cadeau, comme il a toujours fait jusqu'ici, et c'est ce que je ne veux pas.

AIR: *Jeunes beautés aux regards tendres.*

J'entends encor le pauvre diable,
L'an dernier, son offrande en main,
Avec un embarras aimable,
Me dire, en rougissant soudain:
A fair' mon devoir je m'apprête,
Not' maître, je v'nous vous offrir
C'te paire d'rasoirs pour vot' fête...
Acceptez-la z'avec un cuir. (*Bis.*)

Ah! ah! quelqu'un s'arrête devant ma porte. Voyons; je ne me trompe pas, c'est l'ami Vincent! D'où diable sort-il depuis deux ans que je ne l'ai vu? Viendrait-il de Pontoise pour me souhaiter ma fête? ce serait bien joli de sa part. Mais s'il venait me demander ma soupe, cela dérangerait furieusement les affaires de Pantalon. Non, non, je lui ai promis, et je lui tiendrai parole; nous dînerons tête à tête. Voici Vincent, taisons-nous.

SCÈNE IV

BENOIT, VINCENT.

VINCENT.

Eh! te voilà, mon cher Benoît; je tremblais de te trouver absent. Embrassons-nous.

BENOÎT.

Et de tout mon cœur, parbleu!

AIR: *Bonjour mon ami Vincent.*

Eh bien, mon ami Vincent,
La santé, comment va-t-elle?

VINCENT.

Mais je suis toujours toussant.
Et la tienne?

BENOÎT.

Est assez belle.

VINCENT.

Eh quoi! malgré tes cinquante ans?

BENOÎT.

Je suis encor des mieux portants.
Parfois, pourtant, je me rappelle
Avoir des dispositions...

VINCENT.

Aux fluxions,
Oppressions?...

BENOÎT.

Non, mais aux indigestions.

VINCENT.

A propos, tu sais, mon oncle Grandguillaume?

BENOÎT.

Eh bien?

VINCENT.

Il est mort.

BENOÎT.

Ah! Mon oncle Grimouillard aussi.

VINCENT.

Bah! quand donc?

BENOÎT.

Il y a dix-huit mois.

VINCENT.

Dix-huit mois! Voilà aussi dix-huit mois que je prie pour ce cher défunt.

BENOÎT, riant.

Oh! c'est plaisant! la même année!

VINCENT, riant aussi.

C'est ma foi drôle; quand ils se seraient donné le mot...

BENOÎT.

Ainsi, te voilà, comme moi, héritier?

VINCENT.

Mon Dieu, oui. Mais, mon ami, quand on a vécu trente-cinq ans avec une personne qu'on aime, qu'il est dur de s'en séparer, et de se trouver isolé du jour au lendemain; car chacun de nous vivait avec ce cher oncle.

BENOÎT.

Que veux-tu? il faut remercier le Ciel de tout. Ah çà! et ton commerce d'orfévrerie?

VINCENT.

Ça ne va plus, mon vieux; ce brave oncle avait fondé la maison, et il était aimé de toutes les pratiques.

BENOÎT.

Après tout, un neveu et un oncle ne sont pas pour vivre éternellement.

VINCENT.

Il faut bien que quelqu'un commence, c'est vrai.

BENOÎT.

Et autant vaut que ce soit l'oncle.

VINCENT.

C'est ce que je me dis tous les jours.

BENOÎT.

En ce cas, touche là, et consolons-nous ensemble.

VINCENT.

Volontiers. Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?

BENOÎT.

Ce que je fais?

VINCENT.

Oui; où dînes-tu?

BENOÎT, à part.

N'allons pas lui dire, ce ne serait pas le compte de Pantalon.

Digitized by Google

VINCENT.

Tu ne te rappelles pas où tu dînes?

SCÈNE V

LES MÊMES, PANTALON.

PANTALON, sans voir Vincent.

Dites donc, not' maître, je ne sais pas trop comment faire cuire votre dinde aux truffes, moi.

VINCENT, à part.

Une dinde aux truffes!

BENOÎT, à part.

Oh! le sot!

PANTALON.

C'est que c'est la première fois que cela m'arrive, et v'là qu'il se fait tard.

VINCENT.

Tu avais raison, mon ami, consolons-nous ensemble. Je ne te quitte pas de la journée.

PANTALON, à part.

Ah! jarni! qu'est-ce que j'ai dit là?

BENOÎT, à part.

Il n'y a plus à reculer.

VINCENT.

A quelle heure dînes-tu?

BENOÎT.

A deux heures précises.

VINCENT.

A deux heures?

BENOÎT.

Oui; c'est une vieille habitude, et je m'en trouve bien.

VINCENT.

Diable! c'est que j'ai à deux heures, ici près, un rendez-vous d'affaires, qui est même le principal objet de mon voyage, et je ne pourrai être libre qu'à quatre.

BENOÎT.

Qu'à quatre?

PANTALON, à part.

Qu'à quatre? bon.

BENOÎT.

C'est malheureux.

VINCENT.

Ah! tu feras bien pour moi une petite infraction à la règle.

PANTALON.

Ah! ben oui! si mon maître veut être demain au lit pour huit jours, il n'a que ça à faire.

BENOÎT.

Il a raison : j'ai déjà payé cher cette complaisance-là. Tu sais ce que c'est que l'habitude à notre âge; c'est au point que, s'il me fallait dîner sur une autre chaise ou à une autre place que celle où j'ai coutume de m'asseoir, mon dîner me ferait mal.

VINCENT.

C'est fait pour moi. Pourquoi aussi ce grand niais vient-il me dire ce que tu as?

PANTALON.

Dame! monsieur, je ne savions point que vous étiez là, sans ça...

BENOÎT.

Eh! parbleu! viens demain matin déjeuner; nous aurons encore quelques restes, et tu en tireras pied ou aile.

VINCENT.

Eh bien, c'est dit.

AIR : *Verse encore.*

A demain, demain, demain, demain,
Demain, de grand matin,
Remettons la partie;
A demain, demain, demain,
De la dinde rôtie
Nous verrons la fin.
Armé d'un flacon,
Et narguant les années,
Vincent, le barbon,
A table est encor bon.

BENOÎT.

Moi, j'ai, grâce aux cieux,
Toutes les matinées,
L'appetit, mon vieux,
Ouvert avec les yeux.

ENSEMBLE.

A demain, demain, demain, demain, etc.

SCÈNE VI

BENOIT, PANTALON.

PANTALON.

Ah! le voilà parti!... m'a-t-il assez fait peur!

BENOÎT.

Ma foi, j'ai vu le moment où il prenait ta place.

PANTALON.

Joli convive que vous auriez eu là, not' maître.

BENOÎT.

Tu te crois donc plus aimable?

PANTALON.

Non; mais je vous aime mieux, moi, et ce n'est pas votre dinde aux truffes qui me fera trouver plus de plaisir à être assis à votre table. Mais excusez, not' maître, faut qu' j'aille me bichonner un p'tit brin.

BENOÎT.

Comment, diable! de la toilette?

PANTALON.

Dame! je ne trouverons pas de longtemps une si belle occasion de me requinquer. J' vas mett' la belle culotte de velours que vous m'avez donnée il y a six ans, avec une cravate jaune à ramages, une veste vert pomme, mes escarpins à boucles, et... et ma dinde à la broche. (Il sort.)

SCÈNE VII

BENOIT, seul.

Et moi aussi, je vais faire un bout de toilette; le jour de sa fête, un peu de coquetterie est bien permise. (Il entre dans son cabinet. La scène reste vide, et on entend une fanfare dans la rue.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII

PANTALON, dans sa cuisine; BENOIT, dans sa chambre à coucher, de manière que le théâtre est entièrement vide.

BENOÎT, sans être vu.

Dis donc, Pantalon?

PANTALON, de même.

Plaît-il, not' maître?

BENOÎT.

Qu'est-ce que c'est donc que cette musique-là?

PANTALON.

Ça m'a tout l'air d'une *sarinade* qu'on vous donne.

BENOÎT.

Va donc voir ça.

PANTALON.

Je ne peux pas, je tourne la broche.

BENOÎT.

Et moi, je me fais la barbe.

SCÈNE IX

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT, seul.

Est-ce heureux que mon homme soit malade! Voilà notre rendez-vous remis à demain, et par conséquent plus d'obstacle à mon dîner avec l'ami Benoît. Mais où est-il donc?

PANTALON, dans la cuisine.

Dites donc, not' maître, ils disent que c'est votre fête.

BENOÎT.

Ma fête? bon.

PANTALON.

C'est juste... Le 4 juin, veille du 5.

VINCENT.

C'est sa fête, ça se trouve à merveille... chut! Allons vite lui chercher un bouquet, et au coup de deux heures, tombons chez lui comme un accident. Oh! la bonne surprise! (Il sort.)

SCÈNE X

MUSICIENS et CHANTEURS, dans la rue.

CHŒUR.

AIR *de la Marche des Tartares.*

Gloire au bon monsieur Benoît! (*Bis.*)
Que toujours il soit
Heureux, content
Et bien portant;
Oui, qu'en tout temps ses jours
Soient tissus d'or et de soie,
Et que toujours
La joie,
Toujours, toujours, toujours,
En charme et prolonge le cours.

SCÈNE XI

BENOIT, PANTALON.

PANTALON, venant au-devant de Benoît, qui sort de sa chambre, habillé et sans perruque.

Permettez, not' maître, que je vous la souhaitions bonne et heureuse, accompagnée de trente mille autres.

BENOÎT.

Je te remercie; mais je gage, mauvais sujet, que cette sérénade-là me vient de ta part.

PANTALON.

Eh ben, oui, la, not' maître.

BENOÎT.

Voilà ce que je ne voulais pas; mais au moins, je t'en prie, ne fais pas d'autres folies. Tu m'as donné l'année dernière une paire de rasoirs anglais; celle d'avant, une brosse d'ébène à miroir. Je ne veux plus de tout ça.

PANTALON.

Soyez ben tranquille, cette fois-ci, parce que je n' pourrions rien vous donner d' comparable au cadeau que vous me faites, en me permettant de dîner avec vous.

BENOÎT.

Tant mieux, mon garçon, car mon intention était de te faire plaisir.

PANTALON.

En ce cas-là, vous pouvez vous vanter de n'avoir pas manqué votre coup, allez.

BENOÎT.

Quelle heure est-il? Diable! deux heures moins un quart.

PANTALON.

Déjà! et vite le couvert, car je tremblons qu'il ne survienne tout à coup queuqu' rabat-joie qui m' renvoie à la cuisine comme tout à l'heure. (Il sort.)

BENOÎT.

Voilà les repas que j'aime : bonhomie, franchise et gaîté; on a beau dire, cela ne se trouve plus qu'à la campagne. (Pendant les deux couplets suivants, Pantalon apporte les plats.)

AIR : *La fille est pour le garçon* (de M. Mellinet).

Festins où le champagne pleut,
Chair abondante et délicate,
Vases dorés, vaisselle plate,
Voilà ce qu'aujourd'hui l'on veut.
Petites tables, larges verres,
Vins naturels et mets bien sains,
Voilà comment, sans médecins,
Vivaient jadis nos pères! } *Bis.*

A table, loin de discuter,
Et de faire assaut d'éloquence,
On n'affichait d'autre science
Que cell' de boire et de chanter.
Maintenant, de graves chimères
Gâtent le vin que nous buvons;
C'est que maintenant nous avons
Plus d'esprit que nos pères. } *Bis.*

PANTALON, apportant le dindon.

V'là c' que c'est : ça vous a-t-il une mine, hein, c'est-i doré?

BENOÎT.

Et quelle odeur! Allons, vite à table.

PANTALON.

Le premier... ah! après vous, not' maître.

BENOÎT, s'égayant.

Eh bien, m'y voilà; comme tu as l'air embarrassé!... Allons, à ton aise.

Digitized by Google

PANTALON.

Ca va venir... c'est que la première fois, voyez-vous, on n'est pas maître d' ça.

VINCENT, en dehors.

Me voici, me voici!

PANTALON.

Miséricorde!

BENOÎT.

C'est lui...

VINCENT.

Un couvert de plus.

PANTALON.

J' sis mort!...

BENOÎT.

Lève-toi donc vite.

PANTALON.

J' n'en ons pas la force.

BENOÎT.

Il le faut pourtant bien. Le voici... vite donc.

PANTALON, se levant.

J'en ferai une maladie, c'est sûr.

SCÈNE XII

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT.

Eh bien, me voilà, mon vieux! tu ne m'attendais guère, pas vrai?

BENOÎT.

Non, je l'avoue.

PANTALON, à part.

Bieau chef-d'œuvre qu'il a fait là.

BENOÎT.

Et ton rendez-vous?

VINCENT.

Est remis à demain; mon orfèvre a la fièvre.

PANTALON, à part.

Que n'est-ce plutôt lui!

VINCENT.

Ma soupe servie et mon couvert déjà mis! tu m'as donc attendu? C'est charmant, c'est charmant. Allons, vite à table.

PANTALON, à part, en s'en allant.

Et moi, à la cuisine! Ah! si je pouvais trouver queuqu' rubrique pour... Faut chercher.

SCÈNE XIII

BENOIT, VINCENT.

VINCENT, lui montrant deux roseaux qu'il tient à la main.

Mais avant tout...

AIR : *Il était un p'tit homme.*

L'amitié te présente
Dans ces deux arbrisseaux
Deux roseaux;
C'est l'image touchante
De deux anciens amis
Bien unis,
Qui, battus longtemps
Par les froids autans,
Ont pu plier, mais
Qui ne rompront (*ter*) jamais.

ENSEMBLE.

Qui ne rompront (*ter*) jamais.

(Ils s'embrassent.)

BENOÎT, ému.

Je crois que je commence à lui pardonner d'être venu déranger Pantalon.

VINCENT.

Qu'as-tu donc? tu pleures?

BENOÎT.

Oui, tes roseaux, tes amis m'ont tout... Attends-moi là.

VINCENT.

Où vas-tu?

BENOÎT.

Est-ce qu'il ne faut pas arroser ton bouquet... Pantalon!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PANTALON.

PANTALON, tristement.

Qu'est-ce qu'il vous faut, not' maître?

BENOÎT.

Descends à la cave, tu tourneras à droite, et, à la gauche du soupirail, tu verras sur trois bouteilles une étiquette...

PANTALON.

Mais, not' maître, est-ce que je sais lire?

BENOÎT.

Oh! c'est vrai; je ferai mieux de descendre; d'ailleurs, je choisirai le vin moi-même, et ce sera le plus sûr.

VINCENT.

Comment, le plus sûr!... Ah! j'entends.

BENOÎT.

Tu m'en diras des nouvelles.

VINCENT.

Va, va, puisque tu le veux; tu es chez toi, je n'ai rien à dire.

BENOÎT.

Tiens, voilà de l'excellent mâcon, pelote en attendant partie, je ne fais que descendre et monter. (Il sort.)

SCÈNE XV

VINCENT, PANTALON.

PANTALON, à part, tandis que Vincent boit.

Nous v'là seuls... Si je m'avisions de cette idée qui m'est venue... Mais il ne voudra pas me croire... Bah! essayons toujours... on dit que les vieux croient tout... faut voir s'il gobera celle-là.

VINCENT, goûtant le vin.

J'en avalerais jusqu'à demain.

PANTALON, d'un ton mystérieux.

C'est-y tout de bon, monsieur, que vous voulez dîner avec not' maître?

Digitized by Google

VINCENT.

Sans doute.

PANTALON.

Vous avez donc plus de courage que tous les autres?

VINCENT.

Du courage, pourquoi?

PANTALON.

Parce qu'il faut en avoir... v'là tout. Y avait longtemps que vous n'aviez vu l' pauvre monsieur Benoît, quand vous êtes arrivé tantôt?

VINCENT, de plus en plus surpris, et ensuite effrayé.

Il y avait deux ans.

PANTALON.

Alors ça ne m'étonne plus : voilà que dix-huit mois que ça le tient.

VINCENT.

Que ça le tient! quoi?

PANTALON.

Ah! ben, oui... Quoi! si je voulais être chassé ce soir, je n'aurais qu'à vous le dire. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes ben heureux, si vous sortez d'ici comme vous y êtes entré.

VINCENT.

Bah!

PANTALON.

Et que si vous vouliez m'en croire, vous décamperiez avant qu'il soit remonté de la cave.

VINCENT.

Moi, décamper quand je meurs de faim, quand le dîner est servi, quand les truffes embaument!

PANTALON.

Quand... quand... quand... Tenez-vous à vos oreilles?

VINCENT.

Si j'y tiens?

PANTALON.

Eh ben, vous pouvez les baiser en signe d'adieu... c'est moi qui vous le dis.

VINCENT.

Allons, tu es fou.

PANTALON, à voix basse.

Non, mais c'est lui qui est fou, la, puisqu'il faut vous le dire.

VINCENT.

Benoît?

PANTALON.

Oui, monsieur, il a tous les mois des vartigos qui le prennent, et c'est toujours du un au cinq.

VINCENT.

Et nous voilà au quatre. Oh! mon Dieu, et qu'est-ce qui a pu lui occasionner ça?

PANTALON.

D'abord la mort de son pauvre oncle, qu'il aimait ben, on peut le dire, et puis le vin qu'il a bu pour s'en consoler.

VINCENT.

On ne le dirait pourtant pas....

PANTALON.

Non, ça le prend tout à coup, et ça le quitte de même... le temps seulement de couper une oreille, et, la tête tournée, il n'y pense plus. Il veut absolument, dans ces moments-là, un plat d'oreilles frites; c'est sa toquade.

VINCENT.

Et en a-t-il déjà coupé beaucoup?

PANTALON.

Queuqu's-unes, mais pas encore trop.

VINCENT.

Dis-moi donc à quoi tu reconnais?...

PANTALON,

D'abord à son teint, qui devient rouge comme un soleil; à ses yeux, qui deviennent brillants comme des étoiles, et puis à sa manière d' raiguiser les couteaux en vous regardant d'un air... Vous l' verrez assez vous-même, allez.

VINCENT.

Ah! il aiguise...

PANTALON, prenant deux couteaux.

Oui, dès que vous le verrez faire comme ça, cric, crac, cric, crac (Il fait mine d'aiguiser les couteaux.) gagnez vite la porte, ou sinon...

VINCENT.

Ma foi, toute réflexion faite, j'ai envie...

PANTALON.

De le laisser dîner seul, pas vrai? je vous le conseille, quitte à revenir après l'accès.

VINCENT.

Oui, mais ces truffes?

PANTALON.

Oui, mais vos oreilles?

VINCENT.

C'est vrai.

PANTALON.

Il faut qu'il coupe, d'abord, et, dans ce moment-là, le dindon et vous ce serait la même chose.

VINCENT.

Tu as raison, et décidément je me sauve.

PANTALON, à part.

Bon, je dînerai. (On entend Benoît chanter.)

VINCENT.

Il n'est plus temps.

PANTALON, à part.

Je ne dînerai pas.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BENOIT, chargé d'un panier.

BENOÎT.

AIR : *De la gaîté* (LA MÉLOMANIE).

Voilà du vin;
Çà, mettons-nous à table...
Savourons ce jus délectable,
Vive le vin!
Qui rend la gaîté plus durable
La vieillesse plus supportable?
C'est le bon vin et la table.

Digitized by Google

VINCENT.

Voilà donc l'instant redoutable... Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines... je suis sûr que je dois être très-pâle... Il a touché l'instrument maudit, sa main a semblé le caresser avec plaisir, il m'a lancé un regard féroce...

PANTALON, à part.

Ça va bien, ça va bien... la peur commence à opérer; le bon monsieur Vincent ne doit pas être sensible au fumet de notre dinde... il va me laisser sa place.

BENOÎT.

Allons, allons, il ne faut jamais faire attendre le rôti; je me sens un appétit... Voyons, mets-toi là, mon vieux, et moi ici.

PANTALON, bas à Vincent.

Ayez ben soin de mettre de l'eau dans son vin, entendez-vous? sans ça...

BENOÎT, à Pantalon.

Eh bien! et mon plat d'oreilles que je t'avais tant recommandé?

VINCENT.

Ahi! ahi! ahi!

BENOÎT.

Je ne le vois pas; ça aurait peut-être fait plaisir à Vincent.

VINCENT.

Merci, merci.

PANTALON.

Ma fi, not' maître, j'n'ons pas eu le temps, faudra que monsieur s'en passe.

VINCENT.

Voilà que ça le prend.

BENOÎT.

Tu dîneras donc sans oreilles, mon ami; heureusement, (Montrant la dinde.) voilà qui te dédommagera. (Coupant du pain.) Que diable soit de tes couteaux!.. ils ne coupent jamais!

PANTALON.

Je les f'rons r'passer demain.

BENOÎT.

Demain! il sera bien temps.

VINCENT, à part.

Je n'en réchapperai pas!

BENOÎT.

Mais nous sommes à une lieue l'un de l'autre... que diable! il y a assez longtemps que nous ne nous sommes vus pour nous rapprocher davantage. Tiens, mettons-nous là. (Il se met de manière à faire face au public.)

VINCENT, à part.

Côte à côte!

BENOÎT.

Viens donc.

VINCENT.

M'y voilà.

BENOÎT.

Approche encore, encore.

VINCENT.

Merci... j'aime à avoir à table mes coudées franches.

PANTALON, à part.

Il n'est pas à la noce.

BENOÎT.

A ton aise; buvons. (Vincent veut lui verser de l'eau. Fi donc! pur, comme l'amitié qui nous lie!

VINCENT, à part.

Belle amitié!... Ah! mon Dieu! comme ses yeux commencent à briller!

BENOÎT.

Comment le trouves-tu!

VINCENT.

Excellent.

BENOÎT.

Eh bien, redoublons. (Vincent veut encore lui mettre de l'eau dans son vin.) Va-t'en au diable avec ton eau!

VINCENT.

Mais cela t'échauffera trop.

BENOÎT.

Tant mieux, une petite pointe, ça ne fait pas de mal!... Mais tu ne manges pas?

PANTALON, à part.

C'est bien ce que je veux.

VINCENT.

Si fait, si fait.

BENOÎT.

Oh! je vois ce que c'est; tu te réserves pour... (Montrant la dinde; ensuite à part.) Ce pauvre Pantalon! comme ça lui a coupé sa gaîté!

VINCENT, effrayé.

Que parles-tu de couper?

BENOÎT.

Peste! tu as l'oreille fine. (Vincent tremble.) Comme tu trembles!

VINCENT, à part.

On tremblerait à moins.

BENOÎT, prenant les couteaux.

Ah çà! maintenant, procédons.

VINCENT, s'éloignant de Benoît.

Je suis mort!

BENOÎT.

Eh bien, où vas-tu donc?

VINCENT.

Ce n'est rien... c'est qu'il vient du vent de cette porte. (Montrant la porte du fond.) Je suis mieux ici.

BENOÎT.

Frileux! (Il aiguise les couteaux.)

AIR: *Eh! zig, eh! zig, zig.*

Eh! zig, eh! zig, eh! zog, eh! zog, eh! fric, eh! froc!
Tu vas voir comment Benoît
Traite les gens qu'il reçoit.

PANTALON, bas à Vincent.

Sauvez-vous donc!

VINCENT, bas à Pantalon.

Je n'ai plus de jambes.

Digitized by Google

BENOÎT, essayant le couteau.

Comme un rasoir! (Il se lève.) Çà, que te couperai-je?

VINCENT, se sauvant.

Au secours! au secours! au secours!

BENOÎT, le poursuivant.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc? Vincent! Vincent! (Pantalon étouffe de rire.) A-t-il perdu la tête? Vincent! Vincent! (Il court après lui.)

SCÈNE XVII

PANTALON, seul, riant toujours.

Ah! ben oui... le v'là qui court comme un voleur. Pas de danger qu'il revienne. Oh! la bonne peur que je lui ai faite là! eh ben, l'dîner va m'en paraître meilleur. Qu'est-ce qui croirait pourtant qu'un sot paysan comme moi va en faire accroire à un vieux Rodrigue comme lui.

AIR *de la Ronde de Rabelais.*

Il a donné dans la nasse,
Et l'champ d'bataille est à moi,
Preuve qu'la ruse et l'audace
Viendraient à bout d'je n'sais quoi.
Profitons de son effroi,
Et mettons-nous à sa place,
Puisqu'en été comme hiver
Qui quitte sa plac' la perd.

SCÈNE XVIII

PANTALON, BENOIT, essoufflé.

BENOÎT.

Le diable soit de l'original! il m'a essoufflé pour quinze jours.

PANTALON.

Vous n'avez pu le joindre?

BENOÎT.

Ah! bien oui, le joindre! on dirait d'un échappé des Petites-Maisons.

PANTALON.

Queu drôle de vertigo! dites donc, not' maître, c'est mon bon ange qui le lui a envoyé pour que j'prenions sa place à table.

BENOÎT.

Est-ce que depuis deux ans que je ne l'avais vu, sa cervelle...?

PANTALON.

Il faut croire... Mais, ma fine, tant pire pour lui, s'il perd la tête; je ne la perds pas, moi. A nous deux, not' maître.

BENOÎT.

Ma foi, tu as raison... cependant il m'inquiète.

PANTALON.

Bah! c'est vot' vin vieux qui lui aura porté au cerveau, et v'là tout. A boire, s'il vous plaît.

BENOÎT.

Il paraît que tu n'as pas peur, toi!

PANTALON.

Peur, et de quoi donc?

AIR du vaudeville de *Colombine Mannequin.*

Je défions ben que l'vin m'attrape,
Car aux vendanges d'not' endroit,
Je mordions toujours à la grappe,
Et je n'en marchions pas moins droit.
Ben loin de deranger ma tête,
L'vin m'rend l'courage et la gaîté;
Il donne d'l'esprit au plus bête:
A vot' santé,
A vot' santé. (*Bis.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Pantalon?

PANTALON.

C'est moi, qu'est-ce qu'il y a?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une lettre pour vous.

PANTALON.

Pour moi! tiens!... Qu'est-ce qu'il te faut pour ça?

LE COMMISSIONNAIRE.

Rien du tout, monsieur, le *porc* est payé. (Il sort)

BENOÎT.

Je ne savais pas que tu étais en correspondance.

PANTALON.

Moi non plus; mais comme on a oublié de me faire apprendre à lire, voulez-vous avoir la bonté...?

BENOÎT.

Donne-moi... Si pourtant c'était quelque chose de secret?

PANTALON.

Allez donc! lisez toujours.

BENOÎT.

Va me chercher mes lunettes qui sont sur la table à côté de la fenêtre.

PANTALON, à part.

Oh! la bonne occasion! (Haut.) T'nez, not' maître, en v'là une paire qui me tombe sous la main, elle vous ira peut-être.

BENOÎT.

Elle est toute neuve. Ah! Pantalon! Pantalon! je vous avais bien défendu de faire ces folies-là!

PANTALON.

Au contraire, not' maître, vous me l'avez ordonné par toutes vos bontés pour moi. Et puis, ce n'est pas tous les jours fête.

BENOÎT, les essayant.

C'est qu'elles sont excellentes. Ce pauvre garçon, il connaît mon numéro. Voyons. (Il lit.) «Du corps de garde de la place Royale.» Ah! on t'écrit d'un corps de garde?

PANTALON.

Il y a ça? Je ne connais pourtant pas de militaire?

BENOÎT, continuant.

«Mon cher Pantalon, si l'accès de ton maître est passé...» Si mon accès est passé!

Digitized by Google

PANTALON.

Voyons, après.

BENOÎT.

« Dis-lui que je suis arrêté, et que je le prie de venir me réclamer. VINCENT. » Vincent! quoi, c'est Vincent?

PANTALON.

Il est arrêté?

BENOÎT.

Eh! vite, vite, ma perruque!

PANTALON, à part.

Bon! (Haut.) Tenez, not' maître, mettez la première venue, ça sera plus tôt fait.

BENOÎT.

Comment diable!... Ah! Pantalon! nous nous brouillerons.

PANTALON.

C'est bon, c'est bon; pensez d'abord au plus pressé... Ce pauvre monsieur Vincent!

BENOÎT.

J'y vais... Et à circonstance encore... mais que peut-il lui être arrivé?... Et dans le dernier goût... tu mériterais bien... Donne-moi ma canne.

PANTALON.

La v'là, monsieur.

BENOÎT.

Un jonc à pomme d'ivoire! oh! pour le coup!

PANTALON.

Mais partez donc vite!... Il doit se faire un mauvais sang!

BENOÎT.

J'y vole, mais, à mon retour, tu ne l'échapperas pas... lunettes, canne, perruque; je ne te demande plus rien, car tu me fâcherais encore par quelque nouvelle surprise... Allons donc voir ce qui peut être arrivé à ce bon Vincent au corps de garde de la place Royale; c'est à deux pas d'ici, je ne ferai qu'aller et venir.

SCÈNE XX

LES MÊMES, VINCENT, UN CAPORAL, ARCHERS, CHŒUR, dans la coulisse.

VINCENT.

AIR: *Finissez donc, monsieur le militaire.*

Lâchez-moi donc, vous vous moquez, je pense, (*Bis.*)
A ce point là me faire violence.

CHŒUR.

Pas de raisons et pas de résistance. (*Bis.*)
De par la loi, respect, obéissance.

BENOÎT et PANTALON, écoutant.

Silence! silence!

CHŒUR.

Tu marcheras, je t'en réponds; (*Bis.*)
Pas de pitié pour les fripons. (*Bis.*)

(La porte s'ouvre, et l'on voit Vincent entre quatre soldats).

VINCENT.

Il va me couper les oreilles;
Ah! messieurs, retenez-le bien.

LES SOLDATS.

Aurais-tu des craintes pareilles,
Si tu ne te reprochais rien?

VINCENT.

Tenez-le bien,
Pour qu'il ne me coupe rien.

BENOÎT.

A cela je ne comprends rien.

LES SOLDATS.

Ah! c'est toi que nous tenons bien. (*Ter.*)

BENOÎT.

Ah çà! messieurs, comment donc se fait-il...?

VINCENT, effrayé.

Prenez garde, il est fou.

BENOÎT.

Comment! je suis fou!

PANTALON, à part.

J' n'ons plus envie de rire.

LE CAPORAL.

Connaissez-vous cet homme-là?

BENOÎT.

Parbleu! sans doute; c'est mon ami Vincent.

VINCENT.

La, je ne le fais pas dire.

LE CAPORAL.

Silence! ne raisonnez pas.

BENOÎT.

Qui, étant tout à l'heure à dîner avec moi, s'est sauvé tout d'un coup comme si le diable l'emportait.

VINCENT.

J'avais de bonnes raisons pour cela.

LE CAPORAL.

Nous les connaissons, vos raisons.

VINCENT, bas, à Pantalon.

Dis donc, Pantalon, il paraît que l'accès est passé?

LE CAPORAL.

Des intelligences avec ce garçon? Qu'on l'arrête aussi.

PANTALON.

Comment? qu'on m'arrête! Le premier qui me touche...

BENOÎT.

Messieurs, je réponds de lui... mais dites-moi donc ce qui est arrivé.

LE CAPORAL.

Le voici en deux temps et trois mouvements. Tout à l'heure nous aperçûmes du corps de garde ce civil s'enfuyant intempestivement à toutes jambes, sans schako, c'est à-dire sans chapeau, et regardant insidieusement s'il n'était pas poursuivi. Cette fuite nous ayant paru singulière, suspecte, je dirai même inconséquente, nous l'arrêtâmes instantanément, nous le fouillâmes, et nous trouvâmes sur lui un couvert d'argent. Dans le cours de l'interrogatoire que je lui fis subir sciemment, subséquemment, il nous avoua qu'il sortait de chez vous, et nous n'avons pas émis le doute injurieux que ce couvert ne vous appar-

Digitized by Google

tinsse. Ce qui nous confirme dans nos soupçons postérieurs, c'est cette table encore servie, et conséquemment nous allons livrer le coupable à la justice des lois, pour qu'il soit puni suivant toute la rigueur de la consigne militaire et civile.

VINCENT.

Mais quand je vous dis...

LE CAPORAL.

Silence! ne raisonnez pas.

BENOÎT.

Messieurs, je vous remercie bien de l'intention, mais ce couvert n'est pas à moi.

VINCENT.

Vous voyez bien...

LE CAPORAL.

Silence! ne raisonnez pas. (A Benoît.) Vous osez défendre l'homme qui vous a volé! n'insistez pas, ou je vous arrête comme son complice.

VINCENT.

Mais puisqu'il vous dit lui-même...

LE CAPORAL.

Silence! ne raisonnez pas.

VINCENT.

Eh! que diable! avec vos silences vous aurez toujours raison...

LE CAPORAL.

Chez qui avez-vous pris ce couvert?

VINCENT.

Chez un orfèvre de mes confrères, pour l'offrir à mon ami, en l'honneur de saint Boniface, son patron, dont c'est aujourd'hui la fête.

BENOÎT, courant l'embrasser.

Comment, mon vieux, c'est pour moi?

LE CAPORAL.

Silence! Comment vous appelez-vous?

BENOÎT.

Benoît.

LE CAPORAL.

Benoît! Justement le couvert est marqué d'un B.

VINCENT.

Parce que je l'ai fait graver à son nom. Et, bien mieux, comme mon ami s'appelle Étienne-Boniface-Toussaint, je voulais faire mettre E, B, T.

LE CAPORAL.

Silence! ne raisonnez pas. (A Vincent.) Pourquoi couriez-vous si vite quand nous vous avons arrêté?

VINCENT.

Pour ne pas me laisser couper les oreilles par mon ami Benoît.

BENOÎT.

Couper les oreilles?

PANTALON, à part.

Haï! haï! haï!

LE CAPORAL.

Mauvaise défaite! Allons, allons chez le commissaire, qui en décidera comme bon lui semblera.

TOUS LES AUTRES.

Chez le commissaire!

PANTALON.

Eh bien, non, non, non!... il n'ira pas, et puisqu'on s'obstine à tourmenter ce pauvre cher homme, je vous déclarons qu'il n'y a pas d'autre coupable ici que François-Blaise-Bonaventure Pantalon, votre serviteur.

BENOÎT.

Comment donc ça?

PANTALON.

Comme je devions avoir l'honneur de dîner aujourd'hui avec vous, en célébration de vot' fête, s'il ne venait personne vous demander la soupe, monsieur Vincent étant arrivé, l'idée m'est venue, pour le dégoûter du dîner, de lui faire accroire que vous aviez d' temps à autre l'envie d' couper les oreilles aux gens. V'là c' que j' vous déclarons véritable sur not' honneur, et, Dieu merci, j'en ons... demandez à tout le monde.

VINCENT.

Oh! pour le coup, tu peux te vanter d'avoir joliment joué ton rôle, car tu m'as fait une peur!...

BENOÎT.

Comment, fripon, avec ce petit air nitouche...

PANTALON.

Fiez-vous-y... Vous savez ben qu'il n'y a pire eau que l'eau qui dort.

LE CAPORAL.

Allons, toutes les parties entendues, je vois que, tant tués que blessés...

BENOÎT.

Il n'y aura personne de mort, que cette bouteille de bordeaux à laquelle nous allons casser le cou, si vous voulez bien nous prêter main-forte.

LE CAPORAL.

Prêter main-forte, c'est notre devoir; n'est-ce pas, camarades?

AIR : *Bonsoir la compagnie.*

Si chaque homme saisi
Devait ainsi
Verser à boire,
Dès demain, pour sa gloire,
Doublant de zèle et d'intérêt,
Ma garde saisirait
Tout Paris au collet.
La bouteille est finie,
Bonsoir la compagnie,
Nous emportons l'espoir
De bientôt vous revoir.

CHŒUR.

La bouteille est finie, etc.

(La garde sort.)

SCÈNE XXI

BENOIT, VINCENT, PANTALON.

BENOÎT, riant aux éclats.

Ah! mon pauvre Vincent, que je suis fâché de l'affaire désagréable...

VINCENT.

Voilà qui est fini; mais que diable Pantalon avait-

Digitized by Google

il besoin de me jouer un tour pareil pour dîner à table! Suis-je plus ridicule que toi?

PANTALON.

Quoi! vrai, vous auriez consenti?

VINCENT.

Et j'y consens encore... Mettons-nous à table, et tu verras si je boude.

PANTALON.

Eh ben, morguenne! je vous prenons au mot.

VINCENT.

Il n'y a que ça, vraiment, pour me remettre de l'émotion que je viens d'éprouver.

VINCENT, seul.

AIR *de Robin et Marion.*

Jamais, jamais, je m'en vante,
Je n'avais tremblé si fort;
Et, grâce à mon épouvante,
Dont je me ressens encor,
Je ne pourrai de ma vie,
Dût-on m'appeler poltron,
Voir une dinde servie,
Sans penser à Pantalon. } *Bis.*

TOUS TROIS.

Jamais, jamais, il s'en / je m'en vante,
Il n'avait / Je n'avais tremblé si fort;
Et, grâce à son / mon épouvante,
Dont il se ressent / je me ressens encor,
Il ne pourra / Je ne pourrai de sa / ma vie,
Dût-on l'/m. appeler poltron,
Voir une dinde servie,
Sans penser à Pantalon. } *Bis.*

FIN DU DÎNER DE PANTALON

NOTA. Un grand nombre d'abonnés vont s'empresser sans doute de faire jouer par leurs élèves cette charmante pièce de notre spirituel chroniqueur. En conséquence, nous venons de faire tirer à part LE DINER DE PANTALON, avec la *musique de tous les couplets*, intercalée dans le texte. Un vaudeville sans couplets, n'est-ce pas un parterre sans roses? — Prix de la pièce, avec la musique : 2 francs. Adresser les demandes à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49. La pièce sera expédiée par le retour même du courrier.

ÉNIGMES

MOTS ET QUESTIONNAIRES DES ÉNIGMES CONTENUES DANS LE N° 31

Énigme historico-fabuleuse

— Cagliostro.

Où est-il né?

Dans l'île de Sicile, à Palerme.

A quoi fait-on allusion dans ce premier paragraphe?

Aux Vêpres siciliennes (1282), et à la dernière guerre.

Quand cette histoire a-t-elle été publiée?

En 1790. Cette vie a été traduite en français.

Quels noms a-t-il portés?

Son véritable nom était Joseph Balsamo, il le changea plus tard en celui de Cagliostro, nom de sa marraine, et prit le titre de comte.

Quels voyages entreprit-il?

Il parcourut la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, l'île de Malte, Naples, Rome et presque toutes les villes de l'Europe.

Quand arriva-t-il à Paris?

Après un court séjour à Strasbourg, il arriva à Paris en 1780.

Que gagna-t-il à ce métier de charlatan?

Une immense fortune, tant il devint à la mode dans la haute société!

Dans quelle affaire fut-il impliqué?

Dans l'affaire du collier.

Quelle est cette affaire du collier?

Dupe des intrigants qui l'entouraient, le cardinal de Rohan se laissa persuader qu'il obtiendrait les bonnes grâces de la reine Marie-Antoinette en achetant pour elle un magnifique collier de diamants que cette princesse avait refusé comme étant d'un prix trop élevé. Il l'acheta et le remit à des fripons, au nombre desquels on a rangé Cagliostro; mais comme il ne put payer la somme énorme que coûtait ce bijou (1,600,000 fr.), l'affaire fit grand bruit, et le roi, qui en fut instruit, fit arrêter et traduire le cardinal devant le parlement (1785). Il fut absous : c'était un si grand personnage! mais il perdit tout ce qu'il tenait de la cour, et fut exilé par Louis XVI à l'abbaye de la Chaise-Dieu.

Où Cagliostro fut-il mis en prison?

A la Bastille.

Quand fut-il exilé?

En 1786.

Où se retira-t-il?

En Angleterre, puis en Suisse, enfin en Italie.

Où fut-il arrêté?

A Rome, en 1789. Sa peine fut commuée en une prison perpétuelle.

Où et quand mourut-il?

En 1795, au château de Saint-Léon, près de Rome.

Énigme géographique

— L'Adige, rivière d'Italie.

A quoi fait-on allusion dès les premières lignes?

Aux rassemblements de troupes (1861) piémontaises et autrichiennes, qui semblent menacer l'Italie septentrionale d'une nouvelle guerre.

Où se jette l'Adige?

Dans la mer Adriatique, à Porto-Fossone.

Quelle est la ville des lagunes?

Venise.

Quels sont les noms de cette rivière?

Les Latins l'appelaient *Athesis;* les Allemands l'appellent Etsch. Le nom sous lequel elle est surtout connue est l'Adige.

A quoi fait-on allusion dans la phrase suivante?

A cette généreuse tendance de ces belles contrées à secouer un joug qui leur est devenu insupportable.

Digitized by Google